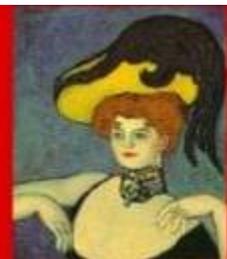


Lacan Quotidien



Note sur Rome et l'Islam

par Antonio Di Ciaccia

We are coming to Rome. Telle est la dernière menace arrivée par un hashtag sur Twitter. Voir le drapeau noir de l'Isis hissé sur l'obélisque de la Basilique Saint-Pierre donne un certain frisson – même si c'est un photomontage. Les réponses moqueuses des romains, reprises par le *Washington Post* (1), sont peut-être à la hauteur des *hooligans* hollandais, dignes descendants des *Landsknechte* de Charles Quint, mais est-on conscient de ce qui est en train de se passer ?

L'Islam fait peur (2). Non seulement aux non musulmans, mais aussi à ceux qui appartiennent à l'*Oumma* islamique (3).

La naissance d'une nouvelle religion

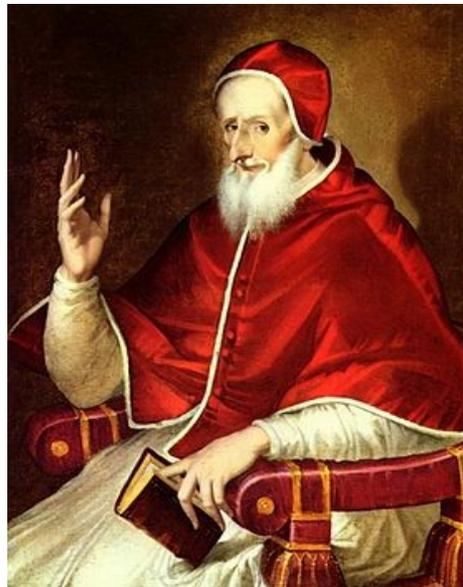
Les « Évidences » révélées par l'ange Gabriel à Mahomet, un arabe du VII^e siècle, sont à l'origine de la religion musulmane. La clef est écrite dans la Sourate LXI, 6 du *Coran*, où Mahomet est l'Envoyé de Dieu, identifié au Messie juif et au Paraclet chrétien : il est le Prophète de la fin du monde et du Jugement dernier. On comprend la déception de Mahomet quand il se rend à l'évidence que ni les juifs ni les chrétiens ne s'empressent de le reconnaître. Mais dès que lui arrive par révélation le « Certain », il entreprend aussitôt de combattre les réfractaires à ses doctrines et de ramener par la force ceux qu'il n'avait pu conquérir par la persuasion.

À l'époque, l'Arabie était presque toute chrétienne, avec des ilots juifs, lesquels se montrèrent les plus hostiles à le reconnaître, en raison de sa connaissance précaire du *Livre*. Voici le trait que nous retrouvons dans le rapport de Mahomet et de ses fidèles concernant les deux autres grandes religions monothéistes : cette religion considère dépassées les religions juive et chrétienne parce qu'elles ne sont que des formes corrompues de la vraie, celle d'Abraham, qui prend forme uniquement dans le *Coran*.

S'il indiquait d'abord la soumission inconditionnelle à Dieu, valable donc aussi pour les juifs et les chrétiens, dès leur refus de suivre Mahomet, *Islam* deviendra le nom de la nouvelle religion, qui sera, pour l'humanité entière, définitive et eschatologique – en nouant étroitement la mort et le Paradis.

Depuis lors, parmi les obligations rituelles, il faut mentionner le *djihâd*, la guerre sainte. Elle ne sera plus portée contre les agresseurs, mais contre les infidèles : païens, juifs, chrétiens, athées. Actuellement l'objectif est d'arriver à un État, un grand Khalifat – dont le nom renvoie à l'immédiate descendance du Prophète et aux sanglants affrontements entre sunnites et chiïtes, encore aujourd'hui à l'ordre du jour.

Contre cet esprit guerrier, l'Occident a plusieurs fois dû faire face. Qu'on se souvienne de la bataille navale de Lépante en 1571, voulue obstinément par le Pape Pie V, ou de la défense de Vienne en 1683. Mais, pour ce qui concerne Rome, déjà en 846, la Basilique Saint-Pierre avait été pillée par les troupes sarrasines.



Deux visions de la religion

Mais pourquoi les djihadistes veulent-ils Rome ? « Rome, dans la langue du prophète Mahomet, écrit la revue *Dabiq* de al-Dawlat, nom arabe de l'État islamique, est le terme qui désigne les chrétiens en Europe et leurs colonies dans le *Sham* (Moyen-Orient) ». Rome doit être prise en tant que symbole de la chrétienté.

Quels sont les rapports entre Rome et l'Islam ? Il faut considérer deux aspects : *primo*, les rapports entre la religion et la politique ; *secundo*, la visée universelle des deux religions.

En ce qui concerne le premier point, ce qui a donné sa puissance à l'Islam est, depuis le temps de son fondateur, l'étroit amalgame entre la politique et la religion. Amalgame indissoluble, qui se présente encore à l'heure actuelle comme une théocratie absolue. En revanche, au fil des siècles, l'Occident a connu dans ce domaine des oscillations. Déjà au IV^e siècle, saint Augustin et les Papes vont faire la différence entre l'État de Dieu et l'État temporel, ce qui sera l'objectif de Dante. La frontière qui sépare les deux ne sera définitive qu'au XVII^e siècle, au moins chez les catholiques, après les positions prises par Venise grâce à Paolo Sarpi, un ami de Galilée.

L'autre point *dolens* est l'universalisme des deux religions. Pour les musulmans, il va de soi que tout vivant est soumis à Dieu – ce que l'on peut, à la limite, concevoir. Mais cela comporte la reconnaissance de son Prophète et l'obéissance aux règles théocratiques. Il est probable que l'universalisme islamique provienne de l'universalisme paulinien. Mais alors que le salut islamique est bien fixe, celui du Christ est interprété par l'Église, ce qui donne des variations. Il suffit de comparer ce que le Concile de Florence proclame en 1442, *Extra Ecclesiam nulla salus*, avec le salut éternel pour tous les hommes de bonne volonté, formulé par le dernier Concile, Vatican II. Les musulmans sont compris dans ce dessein du salut, soit du fait de leur reconnaissance du Créateur, soit pour avoir la foi d'Abraham qui leur permet d'adorer – comme font les juifs et les chrétiens – le Dieu unique et miséricordieux du Jugement dernier (4).

Ce qui frappe, c'est l'immobilisme du côté de la doctrine islamique et le constant, inexorable mouvement de la doctrine catholique, et cela, malgré les dogmes. L'universalisme islamique se base sur la conquête territoriale et corporelle, l'universalisme chrétien va vers l'assentiment personnel et singulier des esprits.

À ce point, il faudrait étudier de près la conception de Dieu dans les trois religions monothéistes. On verra que cette conception donnera une vision différente de la religion et de l'intériorité. Par exemple, dans l'Islam, il n'y a pas à proprement parler de sacerdoce, et donc il n'y a pas de médiateur entre Dieu et le fidèle. Mais il semble que ce soit l'intériorité qui fasse défaut à la religion musulmane, bien que le soufisme en témoigne, plus particulièrement les mystiques et les poètes arabes.

Je termine avec les mots du plus grand d'entre eux, al-Hallag, bien que sa foi et son rapport à Dieu aient été interprétés par ses coreligionnaires comme athéisme et qu'il fût donc exécuté en 922 : « Pour celui qui aime, il suffit d'isoler le Un » (5).



1 : <http://www.washingtonpost.com/blogs/worldviews/wp/2015/02/20/the-islamic-state-threatens-to-come-to-rome-italians-respond-with-travel-advice/>

2 : Parmi les nombreux ouvrages en italien cf. M. Molinari, *Il Califfato del terrore. Perché lo Stato islamico minaccia l'occidente*, Milano, Rizzoli, 2015.

3 : Cf. Tahar Ben Jelloun, *E' questo l'Islam che fa paura*, Milano, Bompiani, 2015.

4 : Cf. Constitution dogmatique du Vatican II *Lumen gentium*, art. 16 (Rome, 1965).

5 : Cité par H. Küng, *Islam. Passato, presente e futuro*, Rizzoli, Milano, 2005, p. 400.

Du rapport à l'image en Islam

par Abdelkrim Bouhout (Bruxelles)

En France, la tragédie du 7 janvier 2015 a révélé une certaine confusion entre la réalité et la fiction chez quelques désœuvrés issus des milieux populaires. D'une part, la caricature déborde le réel en cristallisant le mécontentement de croyants outragés. D'autre part, le réel empiète sur la fiction en banalisant la violence attisée sur les supports numériques qui « immortalisent la mort ».

Selon Edgard Morin, la culture englobe l'ensemble des croyances et valeurs d'une communauté lorsque la civilisation tend à relier les communautés entre elles (Morin, 2002). Par-delà la débauche spectaculaire de violence, cette tragédie recouvre « un choc des sacrés » qui a conduit la communauté musulmane à condamner fermement cette exécution tout en éprouvant une gêne face aux caricatures. Il faut tenter d'expliquer ce que cloître cette gêne.

Rationalité et fidéisme musulman

À l'exception du shiisme, l'Islam ne reconnaît pas de clergé. Entre le croyant et Dieu ne subsiste qu'une transcendance, ce qui atteste d'une version du monothéisme hautement séculière. En quelque sorte, l'Islam est un protestantisme dispensé de l'élection. Tandis que l'éthique protestante perçoit dans la réussite terrestre l'heureux auspice de la grâce divine (Weber, 2003), le musulman reconnaît dans l'ethos de sa diversité, non pas le signe d'une élection mais l'expression d'une différence (Corbin, 2006). La tradition musulmane reconnaît effectivement trois états de conscience individuelle.

La *conscience du croyant* atteste ordinairement de l'individu tempérant et fidèle aux préceptes de l'Islam.

La *conscience rationnelle* use de l'intellect et de la raison pour restituer l'ordre du cosmos. Ce que Spinoza englobe sous le vocable : *l'entendement* (Spinoza, 1993). Les tenants de la « falsafa » et les maîtres de la parole « ahl el kalima » furent les illustres dignitaires de cette disposition abritée dans le « mutazilisme » musulman, sorte de proto-positivisme avant la lettre. Ainsi, l'empirisme logique et les sciences exactes doivent beaucoup à cette école de pensée dans le monde musulman (Arkoun, 2012).

Enfin, le *fidéisme* proclame la prépondérance du cœur sur la raison : « *Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part essaye de les combattre* » (Pascal, 2004, p. 110-282). Au regard de la tradition musulmane, le fidéisme définit la conscience dotée de « l'œil du cœur » (1). Le mystique accède alors à ce monde intermédiaire des « Idées-images », de la « matière immatérielle » qui détache le *monde invisible* (Alam el Ghâyib) du *monde visible* (Alam elshahadat) par une pérégrination contemplative se déprenant des réalités du monde sensible pour mieux se fondre dans l'empathie originelle : l'imagination créatrice d'essence divine.

En fait, l'esprit rationnel comme « l'œil du cœur » coexistent harmonieusement dans le monde sensible. Si le premier use des méthodes logiques et empiriques pour raisonner, le second procède de *l'imagination théophanique* pour arriver à des fins similaires. Ainsi, ce que *l'entendement* peut saisir dans la compréhension d'un atome, l'imagination créatrice peut le discerner au moyen de *l'aptitude visionnaire* restituant la « vision spirituelle du sensible » ainsi que la « vision sensible du spirituel » suspendue, elle, au monde invisible (Corbin, 2006). Cette faculté du mystique procède par la « conflatio », ardeur de la foi qui coalise dans le souffle une « sympathie » pour le *visible* et *l'invisible*. Lors de cette élévation spirituelle le mystique accède à l'imagination théophanique par laquelle il renoue avec l'imagination créatrice d'essence divine. En résumé, « *C'est la conjonction de beauté et de compatissance qui est le secret de la création* » (Corbin, 2006, p.162). Cet universalisme panthéiste trouve ses héritiers dans le soufisme musulman (Schimmel, 1996). Ainsi, les hommes abritent-ils des formes variées de conscience individuelle en Islam tout en se détournant de l'élitisme religieux. Les croyants sont doués de facultés singulières mais chacune d'entre elles revêt une fonction (Arkoun, 1982). Enfin, on aurait tort de penser que le « monde invisible » est une spéculation métaphysique remarquable des croyances religieuses. Aristote a bien envisagé l'existence d'un *sixième sens* dans son étude de la faculté sensitive contributive de sa réflexion sur l'âme (2). De même pour Auguste Conte. L'amour platonique et intense qu'il a voué à Clotilde de Vaux est probablement à l'origine du culte de la « sainte patronne » ordonnant son système religieux à la base d'un fidéisme agnostique (Fédi, 2000).

L'image et le verbe

Si la caricature du prophète heurte à ce point les musulmans, c'est d'abord parce que le croyant veut se démarquer de l'idolâtrie, sacrilège infâme au regard du monothéisme musulman. Mais on peut se demander si l'image ne revêt pas par elle-même, un caractère sacré en Islam. Cela peut tout à fait se comprendre. Si l'imagination créatrice est théophanique, cela situe le profane « producteur d'images et de caricatures », en des cieux augustes et inaccessibles. Or, *l'imagination créatrice théophanique* est conditionnelle d'une éthique ascétique et d'une tradition initiatique. En clair, l'Islam sacralise l'image en raison de la part de réel intentionnel et cosmique que l'image emporte. En quelque sorte, qu'elle soit le résultat d'une contemplation ou de l'imagination créatrice d'essence divine, l'image relève de « l'eikon » en Islam, cette reproduction « dépeinte » du réel, peu ou prou de « la phantasie », trompe-l'œil reliquataire de la fiction (conte de fées, figures de légende).

Là encore, tout s'explique. La théophanie étant le résultat d'une contemplation pieuse, la création d'images se déprend de la fiction par l'intercession du *souvenir* puisque l'imagination créatrice d'essence divine est à l'origine de « l'étant ». Or, « *l'opposition est complète entre souvenir et fantaisie. Manque à celle-ci le « comme si » présent du passé reproduit. En revanche, la parenté avec le « dépeint » paraît plus directe, comme lorsqu'on reconnaît un être cher sur une photo. Le « souvenu » prend alors appui sur le « dépeint »* » (Ricœur, 2000, p. 57). Ainsi, la filiation naturaliste et les propriétés surnaturelles de l'image en Islam ont ponctué logiquement sa prohibition. L'image revêt un caractère sacré en Islam et bientôt la figuration des hommes et des animaux quittent le monde visible. Cette censure de l'image abrite des conséquences de trois ordres.

La suprématie du verbe sur l'image dans la tradition musulmane

Ce que l'œil est à l'image, l'oreille l'est au son. Or, chez l'aveugle, la perte de la vue, comme chez le musulman, la prohibition de l'image, renforcent le verbe et l'acuité de l'oreille. La rhétorique, la conversation, l'échange des paroles (al mouhadatha) sont les condiments essentiels de « l'adab » et de la pensée arabe classique : « *La parole conversante fonctionne à la fois comme facteur de construction des contextes d'interaction au sein desquels se tissent les réseaux de sociabilité et d'échanges intellectuels féconds (muqābasa), comme action cathartique qui libère l'âme et purifie l'esprit, comme facteur de sublimation et d'émancipation de la personne (itq)* » (Natij, 2008, p. 1). Cette prédilection pour la parole est celle-là même que l'on étale dans la fantaisie qui s'empare bientôt du conte dans le monde arabe. Songez aux « Mille et une nuits » ! C'est encore la parole que l'on préfère dans l'art du zéjel, poème venu de l'Espagne médiévale et hérité du style mozarabe. Bref, la parole est l'œil du croyant et toute innovation dans la langue arabe tend à renouer avec cet art du *beau langage* que nous ont légué les littérateurs de l'adab. D'ailleurs, au regard de son patrimoine littéraire, le mouvement de renaissance arabe moderne (El Nahda) s'est évertué à respecter l'usage traditionnel de cette parole. Sa production littéraire cloîtrait alors en son sein, un *aspect mimétique* réactualisant l'œuvre des maîtres anciens, une *visée didactique* confortant l'usage lexical, stylistique et grammatical des aïeux, une *reproduction générique* qui respecte scrupuleusement la « bipartie » arabe traditionnelle : prose/poésie (Hallaq, 2008).



Une dimension de contraste admonestant les visions du monde concurrentes

Sous le prisme de l'historicité, l'Islam est une hérésie qui rompt drastiquement avec le polythéisme arabe. De ce fait, la prolifération des préceptes de l'Islam concurrence le monothéisme déjà en place : le christianisme. On voit alors naître, de part et d'autre de la frontière hégémonique, des identités d'appartenance, des antagonismes ainsi qu'une représentation exotique de l'altérité (Saïd, 1980). L'idiotisme de l'image en Islam revêt alors une fonction de contraste vis-à-vis du second monothéisme installé : « *On peut se demander s'il n'y a pas de lien entre cette attitude dogmatique de l'Islam, réprouvant l'image, et l'iconoclasme byzantin qui dure plus d'un siècle* » (Berque, 1960, p. 198)

De l'usage du symbole en Islam à l'art abstrait

Comme le rappelle justement Jacques Berque, le signe (âya) l'emporte sur la matière en terre d'Islam (Berque, 1960). D'où ces obsèques et monuments saints épurés, nus, élagués qui contrastent avec les gargouilles, l'exubérance et la surcharge des cathédrales gothiques. Cette prédilection pour le signe n'est pas moins qu'un « refus de l'objet », ce qui intensifie sa force symbolique. En clair, la scansion commune qui accorde sous le ciel âcre de Tanger, l'appel du muezzin au son de cloche de l'église, semble plus signifiante et durable que l'incitation actuelle à la guerre sainte. Une fois encore, il faut ici entendre pour « voir » cette hybridation du temps

long (Braudel, 1985). La figuration renvoie, elle, à la notion arabe de « mouçawir », littéralement « le façonneur », Dieu. Or, si l'élévation contemplative cultive l'imagination créatrice en Islam, l'homme doit faire preuve d'abnégation face à cet art qu'il ne faut jamais prendre à la légère : « imager ». L'image n'est pas un simple coup de crayon, il est une invocation du « verbe » divin.

L'Islam se rabat alors sur le symbole qui invoque l'image absente. Il faut même considérer l'usage du symbole comme une dimension ontologique de l'ethos musulman. Comme s'il mettait de l'ordre à la matière, qu'il compensait le clergé absent. Le symbole est alors suréminent dans l'allégorie morale, les formules de politesses, les convenances, l'adab et même le regard du père. Ce qui n'est pas vu n'est pas refoulé, mais simplement transbahuté ailleurs. Voilà pourquoi cette prohibition de l'image fut si prophylactique dans l'art musulman. Il en résulte une sensibilité, une expression artistique et un artisanat qui n'ont eu de cesse que de scruter le moindre interstice du sacré contre les insurrections de l'image. L'arabesque est le meilleur témoin de cette incantation. Il conjugue l'ornement et la célébration. La nature s'y invite de manière épurée par la tige d'une plante tandis que la multiplication des motifs géométriques mène l'imaginaire à la transcendance. Une fois encore, l'image capitule à l'abstrait pour renouer avec le monde invisible.



La collectivité structurée comme un langage

Comme le rappelle fort justement Benslama, la paternité divine étant absente du système de représentations de l'Islam, des morceaux entiers des théories lacaniennes et freudiennes s'écroulent (Benslama, 2004). Père absent : ce qui ne peut invalider « l'inconscient » d'un musulman individué est néanmoins caduque sur le plan de la communauté. En clair, l'Islam retranchant la nature humaine derrière l'essence divine, l'homme ne saurait se confondre avec Dieu, ce qui logiquement contredit le caractère anthropomorphe des deux topiques freudiennes. Freud ayant énucléé la dimension métaphysique de l'inconscient, l'homme est le sujet et l'objet de ses désirs tandis que l'immanence est réifiée. Cette vision du monde atteste de la sécularisation de la pensée occidentale poursuivant avec Nietzsche la mort des dieux (Nietzsche, 2000).

En revanche, l'Islam assujettissant les forces de l'inconscient à l'aléa, c'est la communauté dans son ensemble qui est structurée comme un langage. En d'autres termes, si chaque musulman ne peut se résoudre à son destin alors même que le libre arbitre détermine son choix individuel, l'essentiel est d'abdiquer le sujet à « l'être pour autrui », y compris dans l'engagement de la parole. Démonstratif de ce propos, la visibilité détachant le dandy égotique, nombriliste, exhibant son palais de reflets et de facéties à des spectateurs médusés, de celle qui abrite la culture du adab, style de vie s'emparant des convenances, tout aussi dispendieux mais

toujours orienté sur autrui (Carrassus, 1971 ; Ibn el Muqaffa, x). Sur le langage, Bourdieu ne dit rien d'autre lorsqu'il déclare : « *alors que notre civilisation use du langage d'une manière immodérée, la civilisation nord-africaine [voire arabo-musulmane] (3) en fait un usage parcimonieux et contrôlé, interdit que l'on parle de n'importe quoi en n'importe quelle circonstance (...) Ainsi, se dessine un style de vie fondée sur la pudeur qui dissimule aux autres la nature et le naturel (...) Cette dilection pour l'artificiel, cette volonté de livrer à autrui, plutôt que l'être profond, une apparence, un personnage, paraît le propre d'une personnalité qui se saisit avant tout en tant qu'être pour autrui* » (Bourdieu, 1958, p. 97). Cette économie du langage naturel destitue à son tour la vision d'un « inconscient structuré comme un langage » puisque la dilection pour l'artificiel ne saurait incarner un désir disséminé par-devers l'agencement structural du langage (Dor, 2002). Ce qui est dit est joué par l'acteur. Or, les règles du jeu dépendent d'une intentionnalité et d'une convention qui échappe à la logique structurale, sitôt que ce qui est dit est dit « à l'identique » par les autres.

Signifiant spirituel versus signifié théophanique

Mais plus que tout autre disposition, c'est l'immanence divine qui échappe à l'inconscient freudien lorsqu'il se confronte à la communauté musulmane. Cette présence divine par mode d'intériorité que rétrocede la contemplation. Une simple insertion dans le *mot d'esprit* freudien dévoile l'ordre de cette démarcation. On peut alors saisir ce que transpose la nature spirituelle d'un énoncé pour le psychanalyste et aux yeux du croyant. Ainsi, Freud estime-t-il que l'usage de l'*ellipse* et du *néologisme* suffisent à conférer au *mot d'esprit* un caractère spirituel. On peut lire sur le célèbre « *famillionnaire* » de Heine : « *Le mot « familier » de la version non spirituelle de la pensée a été, dans le mot d'esprit, transformé en « famil-lionnaire ». C'est sans aucun doute, de ce néologisme que dépend le caractère spirituel et l'effet risible (...) nous pouvons considérer la genèse du mot d'esprit, c'est-à-dire la technique spirituelle de cet exemple, comme le résultat d'une condensation avec formation substitutive* » (Freud, 1905, p. 16-17).

Autrement dit, le caractère spirituel de l'énoncé n'est jamais le résultat d'une expérience mystique mais doit être recherché dans la logique structurale, le style rhétorique, en un mot, la forme arrangée. D'ailleurs, poursuit Freud, le « *bénéfice de plaisir* » que revêt cette subtilité du langage use de méthodes analogues dans le rêve. Somme toute, il est fort probable que la traduction religieuse du spirituel soit bien connue de Freud. Tout comme le *mot d'esprit*, la subtilité du langage participent de l'imaginaire musulman, mais force est de constater que la psychanalyse use d'un mode d'interprétation dans la contiguïté de sa vision du monde. De là, la correspondance d'une science psychanalytique dé-spiritualisée pour une interprétation du spirituel de type syntaxique. Cette conception du spirituel est aux antipodes de celle qui s'impose au fidèle musulman (*el moumin*) et par lequel certains usages de la parole s'imprègnent d'une tout autre nature spirituelle. Par exemple, aux confins de l'ascension mélancolique d'Ibn Arabi, on sait que la *Sophia* (4) interrompt le maître (*Sayyidi*) qui est pris d'un doute, en lui insufflant : « *Tout objet dont on est maître (mamluk), n'est-il point par là, le même objet que l'on connaît (mâ'ruf)* » (Corbin, 2006, p. 160). En d'autres termes, la connaissance est le fruit d'une expérience et se connaître soi-même, c'est reconnaître son seigneur. Cette oraison mentale reliant l'esprit à la providence confère alors la nature spirituelle à l'énoncé du maître soufi.

Bibliographie :

- Arkoun M., *La pensée arabe*, Quadrige, PUF, Paris, 2012
Arkoun M., *L'humanisme arabe du IV^{ème}/X^{ème} siècle*, Vrin, Paris, 1982
Berque J., *Les Arabes d'hier à demain*, Le Seuil, Paris, 1960
Benslama F., *La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam*, [Flammarion](#), « Champs sciences humaines », Paris, 2004
Bourdieu P., *Sociologie de l'Algérie*, PUF, 1958
Braudel F., *La méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Armand Colin, Paris, 1985
Carassus E., *Le mythe du dandy*, Armand Colin, Paris, 1971
Corbin H., *L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn'Arabi*, Entrelacs, Paris, 2006
Dor J., *Jacques Lacan*, Denoël, Paris, 2002
Fedi L., *Conte*, Les Belles Lettres, Paris, 2000
Freud S., *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905), Gallimard, Folio, 1992
Hallaq B., *Gibran et la refondation littéraire arabe*, Sindbad, Paris, 2008
Ibn Al Muqaffa, *Aladab Alsagheer wa Aladab Alkabee*, Editions Dar Beirut, x, in <http://maduba.free.fr/pensecadab.htm>
Morin E., *Pour une politique de civilisation*, Arléa, Paris, 2002
Nati S., *La nuit inaugurale de Kūtāb al-Imtā' wa-l-mu'ānasa d'Abū Hayyān al-Tawhīdī : une leçon magistrale d'adab*, Arabica 55 (2008) 227-275 ; http://maduba.free.fr/Sur_Tawhidi.pdf
Nietzsche F., *Généalogie de la morale*, Garnier-Flammarion, Paris, 2000
Pascal B., *Pensée*, Flammarion, Paris, 2004
Ricoeur P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000.
Saïd E., *L'orientalisme*, Le Seuil, Paris, 1980
Schimmel A., *Le soufisme ou Les dimensions mystiques de l'Islam*, éditions du Cerf, Paris, 1996
Spinoza B., *L'éthique*, Ivrea, Paris, 1993
Weber M., *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris, 2003

Notes :

- 1 : Le cœur ne renvoie pas ici à l'organe mais bien à la foi religieuse
2 : Aristote, « De anima », in Arkoun M., *L'humanisme arabe au IV^e/X^e siècle*, Vrin, Paris, 1982.
3 : C'est nous qui le soulignons
4 : Imaginaire théophanique d'Ibn Arabi

Daech face à l'Histoire

par Damien Botté

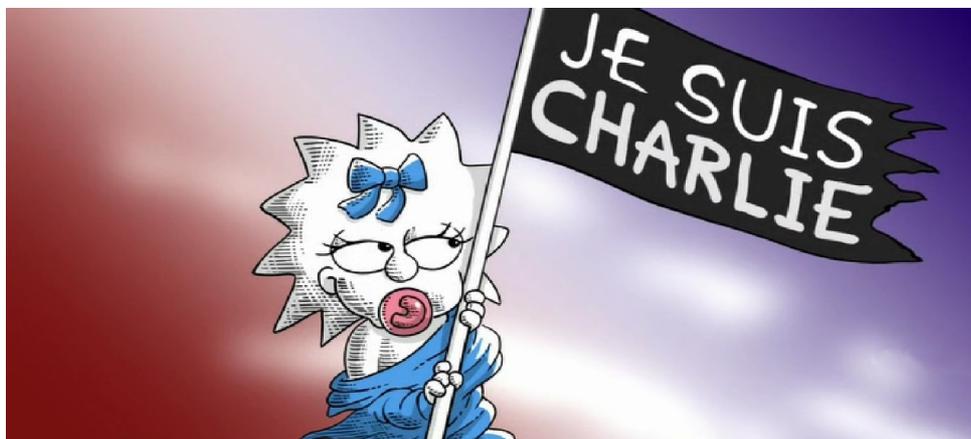
Dans une interview¹ sur le plateau d'*I-télé* le 12 janvier 2015, Bernard-Henri Lévy tenait ce propos : « Le djihadisme, c'est un fascisme. Les nazis d'aujourd'hui, ce sont les gens d'Al-Qaïda et de l'État Islamique et ceux qui prennent leurs ordres chez eux ». Un parallèle était donc fait par BHL entre l'idéologie nazie, précurseuse de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah, et l'idéologie islamique radicale et djihadiste dont le coup d'éclat médiatique des attentats du 11-Septembre la fit connaître aux yeux terrifiés du monde entier et trouva son caractère d'effroi en France avec les récents attentats de Paris.

La montée de l'antisémitisme

Comme le rappelle Jean-Daniel Matet dans son article paru dans [Lacan Quotidien 477](#), nous observons, notamment en France, la résurgence d'un discours et d'actes antisémites, renvoyant quasiment aux oubliettes le « plus jamais ça », message issu de l'impensable, devant la découverte de l'extermination de six millions de juifs, soit deux tiers de cette diaspora en Europe. Aujourd'hui, certains historiens américains s'inquiètent de ce qu'ils appellent l'*Holocaust fatigue*², soit la lassitude d'entendre parler de la Shoah, reléguant le devoir de mémoire à l'ennui.

Le réel est ce qui revient toujours à la même place nous disait Lacan, et nous remarquons en effet le retour de l'immonde, à travers notamment le discours négationniste tenu par Soral et sa clique, sur son site *Égalité & Réconciliation*, répercuté, tel un haut-parleur populaire, par sa marionnette faussement comique, le dénommé Dieudonné. Et au-delà du discours, des actes antisémites des plus marquants : l'assassinat d'Ilan Halimi par le gang des barbares en 2006 dans la région parisienne, la tuerie à l'école juive Ozar Hatorah à Toulouse par Mohamed Merah en 2012, la fusillade au musée juif de Bruxelles par Medhi Nemmouche en 2014 et enfin l'exécution de quatre juifs à l'Hyper-Casher de la porte de Vincennes en 2015. Tout cela, dans une ambiance que focalisent les événements du 12 juillet 2014 à Paris, suite à une manifestation pro-palestinienne, où des milliers de personnes criaient : « mort aux juifs ».

Nous ne pouvons faire l'économie de prendre en considération l'accélération de ces actes antisémites, car rappelons-le, de 1933 à 1938, avant le début de la guerre, très peu de personnes s'étaient soulevées pour s'opposer aux humiliations, spoliations puis exécutions des juifs d'Europe. Le 11 janvier dernier, l'étendard « Je suis Charlie » était bien plus présent que « Je suis juif ».



Épuration raciale versus nettoyage religieux

Alors que l'Holocauste se présente comme l'extermination de « la race juive », jusqu'à éliminer des personnes de confession catholique, mais dont la généalogie marquait une contamination par « le sang juif » de leur ascendant, l'État Islamique se donne pour mission de réunir en une seule nation, non pas l'*oumma* dans son intégralité, mais les sunnites, qui représentent 90% des croyants musulmans, apparentés à une vision orthodoxe de l'islam et se présentant comme la voie moyenne de la religion musulmane entre le chiïsme et le kharidjisme. En dehors de ce rigorisme salafiste, l'autre musulman est considéré comme un *kafir*, c'est-à-dire un infidèle, un mécréant, un déchet, au même titre qu'un juif, un copte ou un yézidi, qui doit se convertir ou mourir. La « pureté religieuse », comme précédemment la « pureté raciale » des Aryens, est invoquée comme totalisante, sans restes. C'est bien pour cela que la tombe du prophète Jonas à Mossoul a été détruite récemment, trésor archéologique vieux de vingt-huit siècles, car adoré avant l'islam, ce que dénonce l'article 13 des 16 commandements inscrits dans la charte de l'EI. Il y a quelques jours, ce sont des vestiges archéologiques assyriens qui ont été détruits au marteau-piqueur, ainsi que des statues vieilles de deux mille ans anéanties à la masse dans un musée de Mossoul, toujours pour les mêmes raisons. Rappelons que cela n'a pas été le cas de toutes les expansions territoriales musulmanes, puisque nous pouvons encore visiter la mosquée-cathédrale de Cordoue en Andalousie ou la basilique-mosquée Sainte-Sophie à Istanbul.

Aujourd'hui, malgré le peu d'informations que nous avons de la guerre dans le califat islamique auto-proclamé par son dirigeant, Abou Bakr al-Baghdadi, dit calife Ibrahim et se présentant comme un descendant du prophète Mahomet, des témoignages relatent des soupçons d'autodafés à Mossoul³ rappelant ceux du 10 mai 1933 à Berlin. Nous savons aussi, grâce à des images⁴, que d'une part certaines devantures de magasin ou façades de maison portent, à la frontière entre le Kurdistan et l'EI, les inscriptions « arabe » ou « kurde », stigmates de ce qui s'est passé pour les Juifs en Allemagne à partir de mars 1933. Et d'autre part, grâce aux messages de propagande médiatique de l'EI, que des personnes qui ne se plient pas à la *charia* sont décapitées, crucifiées, brûlées vives ou fusillées en masse dans des fosses communes, rappelant les exécutions publiques ou les massacres des *Einsatzgruppen*.

Enfin, la stratégie de propagande par Internet de l'EI, qui dispose de moyens financiers, techniques et humains impressionnants, laisse penser à ce qu'a pu développer Goebbels dès 1933, en tant que ministre du Reich à l'Éducation du peuple et à la propagande, avec les conséquences que l'on connaît dans la radicalisation et l'embrigadement des Jeunesses hitlériennes, terreau de formation pour les futures factions paramilitaires SS. Si le III^e Reich œuvrait pour la suprématie expansionniste en Europe de la race aryenne du XIX^e siècle, le califat islamique de Daech se veut le retour hégémonique sur le versant géopolitique et idéologique du califat abbasside⁵, âge d'or de l'Islam entre 750 et 1258.

Il me semble donc que le parallèle que fait BHL entre Daech et le régime nazi se justifie, toute proportion gardée, sachant que ce soi-disant califat islamique est naissant et se structure en administration étatique de jour en jour⁶, mais est plus qualifié pour la destruction que pour la construction. Les génocides des Tutsis par les Hutus au Rwanda ou des Cambodgiens par les Khmers rouges ne portaient pas en eux cette visée de conquête du monde, mais prônaient une pureté ethnique ou idéologique selon le cas. Par contre, Aboubakar Shekau, chef de Boko Haram au Nigéria a cette ambition expansionniste de la pureté salafiste sur une partie du continent africain.

La recherche de la pureté, totalisante, universelle et donc sans restes, poussent certains hommes à nier en détruisant ces restes qu'ils considèrent comme des déchets impurs. La fonction de reste a toujours posé problème à l'Humanité, quelques soient les civilisations et les époques.

La psychanalyse lacanienne, au-delà de sa pratique bien sûr, nous permet d'envisager et de lire sous un autre angle les événements tragiques d'aujourd'hui. Autour de concepts, tels que l'*Autre méchant* pour entendre autrement les thèses complotistes et conspirationnistes, la pulsion de mort, ou plus précisément la *jouissance illimitée* dans la gloire eschatologique du martyr et des exactions extrêmes faites à l'autre, ou la notion de *nomination* à se draper sous le blason noir de l'EI.

1 : Cf. cette interview sur <https://www.youtube.com/watch?v=2Fib6iEIp4s>

2 : Cf. le documentaire de William Karel et Blanche Finger en huit parties « Jusqu'au dernier, la destruction des juifs d'Europe » diffusé sur *France 2* entre le 26/01/15 et le 03/02/15.

3 : Cf. l'article « L'État islamique soupçonné d'autodafé à Mossoul », publié sur *Le Monde* en ligne, le 03/02/15.

4 : Cf. le documentaire de Jérôme Fritel « DAECH, naissance d'un état terroriste » diffusé sur *Arte* le 10/02/15.

5 : Cf. l'article de Jean-Pierre Filiu « Abou Bakr al Baghdadi, le calife de la terreur », publié sur *Le Huffington Post* le 30/08/14.

6 : Cf. le documentaire de Jérôme Fritel « DAECH, naissance d'un état terroriste », *op. cit.*

COURRIER

Anna Pagès : Éducation et présentisme

Dans le contact quotidien avec de jeunes étudiants, nous constatons parfois un phénomène intéressant : ils se comportent comme des amnésiques, ils n'enregistrent pas ce que nous venons de dire ou de faire. Leur capacité de tout effacer en un clin d'œil est remarquable. Alors ils nous interrogent, comme si de rien n'était, éloignés de l'instant précédant, et nous devons courir à leur aide. Les aider à se souvenir, mais de quoi ? Il ne s'agit pas d'une amnésie véritable ni même d'un problème d'attention, mais d'un présent sans antécédents qui se déploie.

Nous vivons une époque de « présentisme » : le passé est devenu étrange et est en fuite. Je demande à mes étudiants ce qu'ils savent de la guerre civile espagnole, ce qui arriva à leur famille. Beaucoup d'entre eux ne savent rien, et si, une fois, on leur a expliqué quelque chose, ils ne se souviennent ni d'où ni de comment. D'autres racontent une série de circuits, de voyages et d'exils désarticulés. Ils ont tous étudié le thème de la guerre à l'école. Cependant, ils décrivent une époque qui déambule, a-historique. La rupture avec le passé est quasiment totale, comme ce qu'ils ont appris à l'école ; ils ne s'en souviennent pas, parce que le thème ne faisait pas partie de l'examen. L'histoire ne reste pas intégrée dans leur subjectivité ni dans celle des personnes les plus proches : ils connaissent très peu de la vie passée de leurs amis, et même des membres de leur famille. Ils ne savent pas, ils ne posent pas des questions.

La mémoire sauve les lambeaux de souvenirs et les transforme en une base qui soutient notre propre histoire, subjective et culturelle. Les circonstances concrètes de notre existence s'ordonnent à partir de ce qui est arrivé quand nous n'étions pas encore là. Sans passé, il n'y a pas d'endroit où inscrire le moment présent, qui divague dans une succession de moments toujours immédiats. Pouvons-nous arrêter la divagation dans le présent ? Le lien avec le passé nous définit parce qu'il nous inscrit dans une généalogie au-delà de la génétique. Sans savoir non seulement de qui mais encore de quelle idée et de quel désir nous sommes nés, nous devenons orphelins de nous-mêmes. La demande des jeunes d'aujourd'hui ne répond pas à une amnésie ou à une distraction momentanée mais à la difficulté de subjectiver ces « moments récents » en circulation. Dans ce contexte, l'éducation devrait réaliser un laborieux effort d'historisation individuelle et collective, qui permette à ces jeunes de construire un temps représentable où ils puissent s'installer.

Cet article est paru en catalan et en espagnol le 24 février 2015 dans le journal de Barcelone La Vanguardia.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directrice de la rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

conseiller **jacques-alain miller**

▪ comité de lecture

pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#)

diffusion [éric zuliani](#)

designers [viktor&william francboizel](#) ywfcbzl@gmail.com

technique [mark francboizel & olivier ripoll](#)

médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse
▫ responsable : gil caroz

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse
▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis
responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari
▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫
Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.